

CHRONIQUES

Promotion supérieure du travail

La deuxième quinzaine d'octobre a vu à Tunis de grandes affiches jaunes et rouges annonçant la reprise des cours au Centre National de la Promotion Supérieure du Travail. De quoi s'agit-il exactement ?

Ce Centre est dû à l'initiative du Gouvernement Tunisien et a été organisé par M. TARDY, ingénieur du Conservatoire National des Arts et Métiers de Paris. Il a enseigné dix ans aux Cours Supérieurs de Promotion Sociale en France avant de venir en Tunisie. Dès son arrivée, il a ressenti combien le pays avait besoin d'une organisation similaire et en mars 1963 a présenté un projet au Gouvernement Tunisien (en l'occurrence le Secrétariat d'Etat à la Santé Publique et aux Affaires Sociales). Au début de décembre de la même année, les cours commençaient dans des locaux de fortune. Mais peu à peu le projet prenait de l'ampleur. Des terrains étaient fournis par la Municipalité, des bâtiments étaient construits. Le Centre dépend maintenant du Secrétariat d'Etat à la Jeunesse, aux Sports et aux Affaires Sociales. La plupart des cours se donnent à la Bourse du Travail. Mais la place n'est plus suffisante : le Président Bourguiba, qui s'intéresse au projet, prévoit la construction d'un immeuble de quatre étages dont il a demandé à poser la première pierre. Ce rapide essor, signe de la nécessité d'un tel Centre, rencontre le désir des jeunes tunisiens d'une promotion sociale par la qualification.

Le but du Centre est de permettre, à des travailleurs moyennement qualifiés (brevet de technicien par exemple) de progresser dans leur qualification pour atteindre éventuellement le stade d'ingénieur.

Il leur faut pour cela persévérer de cinq à dix ans. Une douzaine de certificats — attribués après le cycle complet d'un cours magistral ou d'un enseignement pratique — sont en effet nécessaires pour avoir droit au titre de Technicien Supérieur. S'il le désire, le candidat peut alors demander un sujet de thèse. La préparation de la thèse demande environ une année de travail. A la suite de la soutenance de cette thèse, le titre d'Ingénieur peut lui être décerné.

Le Centre est conçu sur le modèle du Conservatoire National des Arts et Métiers de Paris. Les étudiants qui commencent leurs études à Tunis peuvent, dans certains cas, les poursuivre à Paris sans discontinuité. Bientôt on espère avoir l'équivalence des diplômes de Paris.

Cette année le programme des cours est le suivant :

1) ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

	Durée des cours	Année professée en 1965.66	
		Cours magistraux	Travaux pratiques
Mathématiques Générales appliquées aux A. et M. ...	2 ans	1 ^{re} et 2 ^e	1 ^{re} et 2 ^e
Physique Générale dans ses rapports avec l'industrie.	3 ans	1 ^{re} et 2 ^e	1 ^{re}
Chimie Générale dans ses rapports avec l'industrie.	3 ans	1 ^{re}	1 ^{re}
Electronique Générale ...	2 ans	1 ^{re}	1 ^{re}
Electricité Industrielle ...	3 ans	1 ^{re} et 2 ^e	1 ^{re} et 2 ^e
Mécanique Industrielle ...	2 ans	1 ^{re}	1 ^{re}
Energie Atomique ...	3 ans	Cours fondamental	Cours fondamental

Pour être admis en première année, il faut avoir au minimum le niveau de Technicien ou celui du Baccalauréat 2^{me} partie.

2) COURS PREPARATOIRE

1^{re} année : Mathématiques, Physique mécanique, Dessin industriel.
2^e et 3^e : Mathématiques, Mécanique, Electricité, Dessin Industriel.

Pour y être admis en 1^{re} année, il faut au minimum le Certificat d'Aptitude Professionnelle ou le Brevet de l'Enseignement Moyen. Pour la 2^e année est requis le Brevet de l'Enseignement Industriel Probatoire et pour la 3^e année le Brevet de l'Enseignement Industriel définitif ou le Baccalauréat 1^{re} partie.

Les étudiants qui suivent ces cours doivent tous avoir un emploi. On leur demande d'ailleurs leur Certificat de travail à l'inscription.

L'âge minimal requis est de 18 ans pour l'Enseignement Supérieur et de 17 ans pour les Cours Préparatoires. Tous les cours sont gratuits. Devant certaines demandes d'étudiants des Facultés, on a fait une dérogation pour les admettre comme auditeurs libres, mais ils ne peuvent se présenter aux examens. Les cours sont mixtes, mais les étudiantes se font encore rares.

L'idée qui préside aux cours est essentiellement pratique. Les responsables veulent préparer des techniciens ou ingénieurs qui n'ont pas peur de mettre la main à la pâte et qui ne se contentent pas du travail de bureau. Dans ce but les étudiants se trouvent placés dans les mêmes conditions de travail qu'en usine : leurs compétences sont mises à l'épreuve par les projets qui leur sont demandés, projets dont l'élaboration exigera non seulement les connaissances qui permettent d'aboutir au résultat cherché, mais encore les moyens d'expression devant permettre aux techniciens supérieurs de se faire comprendre des cadres moyens et des ouvriers qui seront chargés de la réalisation. D'autre part les cours théoriques sont donnés le soir à partir de 18 heures tandis que les travaux pratiques sont réservés aux Samedi après-midi et dimanche matin. Les professeurs sont recrutés parmi les agrégés ou docteurs ès-sciences, et les ingénieurs d'industrie. Pour une extension éventuelle des matières enseignées, une enquête est en cours auprès des industriels afin de connaître les besoins véritables du pays.

A la session de juin 1965, quatre cents élèves ont passé les examens. Comme la plupart des étudiants préparent simultanément plusieurs cours, cela représente à peu près huit cents examens passés. L'assiduité aux cours est la même qu'en France, c'est-à-dire que l'on compte un pourcentage de 40 % d'étudiants qui persévèrent l'année durant.

L'extension rapide prise par le Centre National de la Promotion Supérieure du Travail montre qu'il répond à un besoin du pays. Le dévouement et la compétence des responsables lui ont donné une orientation pratique et efficace. Il se trouve être ainsi une pépinière de technicien et d'ingénieurs dont a tant besoin l'organisation économique du pays.

Jean FONTAINE

Séminaire de Sociologie Religieuse

(Tunis, les 9, 10 et 11 février 1965)

Les 9, 10 et 11 février 1965, s'est tenu à Tunis un Séminaire de Sociologie Religieuse, organisé par le CERES (Centre d'études et de recherches économiques et sociologiques, dépendant de l'Université de Tunis). Son titre général : « Les transformations de l'Islam en fonction des structures sociales et des situations historiques concrètes » suggère l'importance et l'intérêt d'une initiative jusqu'ici sans précédent. Ajoutons que la chose n'est pas aisée, car un tel objet de recherche laisse peu de prise à la mesure rigoureuse. A plusieurs reprises, les organisateurs convinrent volontiers du caractère de simple approche que revêtit ce premier essai. Il ne pouvait en être autrement; mais il faut souligner que les communications et les discussions méritèrent l'intérêt soutenu et assidu dont témoigna l'auditoire (surtout universitaire) qui put en profiter.

La première conférence fut donnée par M. Bouhdiba, agrégé de philosophie et professeur assistant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Tunis, qui ouvrit en même temps le Séminaire au nom du Comité directeur du CERES. Il évoqua d'abord quelques-unes des zones de recherche possibles : les diverses attitudes du croyant en face du Coran, — le choix du ou des Piliers favorisés par la pratique coutumière, comme le jeûne au Maghreb, etc... Puis il tenta une typologie de l'Islam maghrébin à partir des options historiquement prises en ces pays par rapport à trois critères : le débat du formalisme et de la foi, le problème des intermédiaires, entre l'homme et Dieu, enfin celui de l'innovation en face de l'évolution historique. Dans le premier, on constate que l'Occident musulman en son entier a choisi le rigorisme légaliste du rite malékite : affaire de tempérament, porté aux conduites abruptes d'une fidélité scrupuleuse. « Ce malékisme, dit le conférencier, définit une société musulmane citadine. Le monde rural, lui, chercha dans le culte des saints une forme de religiosité moins abstraite, souvent imprégnée de survivances animistes : au contact d'une nature peuplée par lui de marabouts, il se distinguait ainsi volontiers d'un univers citadin dont il sentait éloigné. Enfin, face aux bouleversements économiques et sociaux du monde contemporain, un Islam moderne cherche sa formule entre un réformisme réactionnaire — réflexe de défense, aux solutions courtes — et un réformisme authentiquement révolutionnaire; celui-là libère la femme, émancipe la classe ouvrière, tend à individualiser la religion. La Tunisie, affirma le conférencier, a définitivement opté pour ce dernier, avec Tâhar el-Haddâd et le Président Bourguiba.

A M. S. Lassoued revint le soin de conduire l'histoire de ce réformisme depuis son grand ancêtre tunisien, Kheyreddine Pacha, jusqu'à la Tunisie actuelle et son socialisme destourien. Il le caractérisa sans hésiter comme une émancipation d'un « temporel » désormais libéré de l'emprise religieuse. Rendue à sa fonction spirituelle auprès de l'individu, la religion, dit-il, n'en est pas altérée. Un équilibre fécond a été trouvé.

M. Vincent Monteil, directeur de l'I.F.A.N. et professeur de philosophie et de civilisation musulmane à l'Université de Dakar et Président du Séminaire, évoqua ensuite les traits originaux de l'Islam noir, le seul, fit-il remarquer, qui soit présentement en situation de croissance. Il en exposa les raisons : simple en sa première approche, très africanisé, offrant à qui veut sortir de l'animisme un moyen de promotion sociale immédiate et facile, il peut aussi s'appuyer sur un réseau de marabouts dont le rôle, non seulement spirituel, mais social et économique, est très important. Et il légalise une polygamie très enracinée dans la société africaine noire. Cette croissance relaye ainsi l'ancienne expansion musulmane jadis réalisée par les souverains des grands empires africains, les conquérants venus du Nord, et les marabouts. Mais, exemples à l'appui, le conférencier tint à faire remarquer que, là où il réussit à émerger du substrat antique, l'Islam suscite dans l'âme africaine, de hautes valeurs spirituelles.

M. Turki, professeur assistant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Tunis, étudia le cas exemplaire de l'Espagne andalouse. Sorte de *ribât* avancé, dans son isolement péninsulaire de province éloignée, son Islam en eut un goût de pureté originelle : unifié dans un malékisme strict et quasi unanime, il sut ainsi contrebalancer l'extrême morcellement politique qui caractérisa ce pays. Le conférencier souligna la fécondité spirituelle et artistique remarquable que manifesta cet équilibre, bien apte à faire réfléchir les détracteurs d'un tel conservatisme et de sa rigidité incontestable.

M^r Darmon, avocat à la Cour, parla de l'Islam face au judaïsme et au christianisme, en Tunisie. Observateur chevronné des contingences religieuses dans ce pays, il décrivit leurs points de contact doctrinaux et montra leur longue coexistence pacifique de tolérance, de respect et d'estime mutuels, prenant plaisir à rappeler les récentes initiatives du Concile en ce domaine.

M. Arnaldez, professeur de philosophie et de civilisation musulmanes à la Faculté des Lettres de Lyon termina la série des exposés par une réflexion d'une rare densité dont nous ne pourrions donner ici qu'un pâle résumé.

Son point de départ fut une analyse de la bipolarité de l'Islam en laquelle il décèle deux caractéristiques essentielles : une tendance révolutionnaire qui s'enracine dans une exigence de totale rupture avec son univers antérieur, pour l'homme qui adhère à son message, et une

CHRONIQUES

tendance réformiste accommodante qui se manifeste dans l'organisation de la vie sociale par une assimilation des valeurs ou des institutions étrangères à lui.

Puis, il poussa son introspection jusqu'aux racines de la doctrine elle-même, en l'espèce l'acte de foi islamique, en dégageant ses incidences sur le plan des relations avec le monde extérieur. La mise en relief de la représentation que se fait le croyant musulman de ce qui n'appartient pas directement à l'univers spirituel qui est le sien fut un aspect saisissant de son exposé.

A partir de cette base solide, le philosophe aborda sur un plan plus existentiel le problème des rapports du christianisme et de l'Islam avec le monde : excursion dans le passé (« vaccination » de l'Eglise dans le monde latin en raison des polémiques avec le rationalisme, la libre pensée, etc...); efforts de l'Islam pour conserver son unité en dominant ses propres divisions internes; coup d'œil sur le présent : analyse d'un fait, tendance du monde moderne à exclure désormais l'ancien isolationnisme, hostile ou dédaigneux, des groupes religieux les uns par rapport aux autres, qui oblige l'humanité à marcher dans le sens de son unité; examen des réponses possibles en chrétienté et en Islam en fonction de cette réalité.

Exposé d'une grande richesse, qui a su dégager avec limpidité les grandes articulations doctrinales au plan de l'abstraction. Si M. Arnaldez avait eu le loisir de nuancer sa pensée en analysant les différentes situations historiques et politiques, il aurait certainement joint à cette vue des choses l'éclairage qu'ont apporté les époques privilégiées avec leurs ouvertures et leurs contacts. Mais tel n'était pas son propos, et on ne saurait le regretter. Sa recherche philosophique a eu l'intérêt inestimable, en écartant les anticipations et les vaticinations sur des tendances et des intentions, d'obliger chacun à re-situer le débat, si l'on autorise l'image, à la racine de l'arbre, non en ses branches.

Par l'ensemble des exposés dont nous n'avons pu malheureusement donner ici qu'une vue sommaire, ces réunions ont ouvert un sillon avec courage, lucidité et délicatesse, réalisant l'opération préliminaire indispensable à leur continuation. On le vit bien par l'intérêt parfois passionné que soulevèrent les échanges de vues après les exposés. Ainsi en fut-il autour de la « plasticité » de l'Islam, du réformisme et de ses variétés, des catégories proposées par la typologie du premier conférencier; les discussions attestèrent à la fois la grande diversité des points de vue et la non moins grande richesse de leurs apports.

J. MAGNIN.